

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 41 (1896)
Heft: 10

Artikel: Les manœuvres du IIIe corps
Autor: Repond
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-348267>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

REVUE MILITAIRE SUISSE

XII^e Année.

N^o 10.

Octobre 1896.

Les manœuvres du III^e corps.

Comme celles de 1891, les manœuvres d'automne de 1896 ont eu pour théâtre une contrée où s'étaient mesurées en 1799 les armées française et autrichienne, et le thème des manœuvres du III^e corps aurait pu être tiré intégralement, si on l'avait jugé utile, des intéressantes opérations qui mirent aux prises Masséna et l'archiduc Charles.

Au mois de mai 1799, la retraite des armées françaises en Lombardie et dans la Forêt-Noire avait déterminé Masséna à abandonner lui-même la ligne du Rhin, pour se concentrer sur Zurich, qu'il faisait mettre en état de défense. Masséna ne renonçait cependant pas à l'offensive. L'archiduc Charles ayant franchi le Rhin près de Schaffhouse et poussé ses avant-postes sur la rive gauche de la Thour, Masséna les faisait attaquer le 25 mai, et s'emparait d'Andelfingen et de Frauenfeld. N'ayant toutefois pas réussi à prévenir la jonction de l'archiduc Charles avec Hotze, qui, par Feldkirch et St-Gall, avait amené une seconde armée autrichienne, Masséna reprit sa retraite sur Zurich, couvrant son mouvement par une forte arrière-garde, qui livra sur la Töss des combats acharnés.

La marche de l'archiduc Charles a fourni au commandant du III^e corps l'un des éléments de son idée générale, formulée comme suit :

« Une armée Nord a franchi le Rhin et marche sur Zurich. Une armée Sud, qui se rassemble à Zurich, se porte au-devant de l'armée Nord. »

Dans le développement ultérieur de sa supposition, le commandant du III^e corps devait être amené à se rapprocher encore davantage du canevas fourni par la campagne de 1799. Pour une fois, en effet, et précisément dans la vallée de la Glatt, l'histoire de la guerre lui offrait l'exemple de deux divisions isolées opposées l'une à l'autre et manœuvrant sur le flanc des armées auxquelles elles appartiennent. L'une de ces divisions avait été détachée sur Eglisau pour couvrir le flanc droit du

gros de l'archiduc Charles, lors de son passage du Rhin. Inquiété par l'apparition de ce corps dans la vallée inférieure de la Glatt, Masséna l'avait fait observer par la division Tharreau. Toutefois ces deux détachements ne se sont pas livrés de combat sérieux.

Le 11 septembre dernier, les manœuvres de division contre division ont débuté dans un terrain assez différent de celui, plus ouvert, où elles ont été transportées les jours suivants. Le 11, à Illnau, on était encore dans le bassin de la Töss, c'est-à-dire dans une contrée fortement coupée, boisée, favorable aux approches couvertes, pauvre en positions d'artillerie. La vallée de la Glatt, qui s'étend entre le lac de Greifensee et le Rhin, est moins ingrate pour l'artilleur; elle a de larges horizons, des plaines ondulées, des éminences qui commandent au loin.

En revanche, on y rencontre de vastes marécages, qui gênent singulièrement les mouvements à opérer devant l'ennemi. Si, en 1799, les deux divisions qui s'observaient dans la vallée de la Glatt n'en sont pas venues aux mains, peut-être faut-il attribuer cette réserve à la circonspection qu'un terrain à la fois découvert et difficilement praticable imposait à l'offensive. En outre, au siècle dernier, le réseau routier de ce pays était loin d'avoir atteint le développement que nous lui voyons aujourd'hui.

LE III^e CORPS ET SON PROGRAMME DE MANŒUVRES

Deux innovations importantes et, en somme, heureuses, ont été introduites dans les manœuvres du III^e corps, à savoir la neutralisation des trains de bagages et de vivres et la prolongation des manœuvres de division contre division, dont la durée a été portée à quatre jours, la journée additionnelle étant prise sur les exercices de régiment. Ces derniers ont eu lieu le 8 septembre, et ont été suivis, les 9 et 10 septembre, des manœuvres de brigade contre brigade, où figuraient déjà les armes spéciales. Les 11, 12, 14 et 15 septembre ont été consacrés aux manœuvres à double action des VI^e et VII^e divisions. Le 16 septembre a eu lieu l'attaque de la position Steinmann-Neerach, défendue contre le III^e corps par un ennemi fortement marqué. Enfin, le 17, inspection à Bülach. Jusqu'au 14 septembre inclusivement, il a plu copieusement, mais l'hu-

midité éprouve beaucoup moins nos troupes que les chaleurs anormales qui ont accompagné le rassemblement de troupes de l'an dernier.

Les VI^e et VII^e divisions avaient eu leurs dernières grandes manœuvres en 1891, avant l'organisation des corps d'armée. Elles se trouvaient donc réunies cette année pour la première fois sous leur nouveau chef commun, le colonel Bleuler, qui, en 1891, commandait la VI^e division. Celle-ci est maintenant commandée par le colonel Meister, le plus ancien des neuf divisionnaires, bien qu'il n'ait commandé effectivement sa division qu'un jour de plus que le colonel Locher, qui a été appelé en 1895 au commandement de la VII^e division. Comme leurs chefs, les brigadiers — le colonel Geilinger excepté — étaient également des débutants, et ce phénomène s'explique par la grande consommation d'officiers supérieurs qu'implique l'institution des corps d'armée.

Le colonel Pestalozzi remplissait les fonctions encore mal définies d'officier d'artillerie attaché à l'état-major du corps. Fallait-il voir en lui un simple aide et conseiller du commandant du corps ou bien le supérieur hiérarchique des trois groupes d'artillerie ? La question ne paraît pas avoir été tranchée par le dernier rassemblement.

Les colonnes de parc, qui n'avaient pas figuré aux manœuvres de 1895, ont été mobilisées cette année. Par anticipation sur une loi pendante devant les Chambres, deux des colonnes formaient deux batteries attelées, tandis que les deux autres figuraient le service des munitions. Toute cette troupe n'a d'ailleurs reçu d'autre instruction que celle donnée aux canonniers et ne manie pas le fusil, qui est censé l'arme du soldat du parc.

L'équipage de pont ne trouvant pas d'emploi dans le terrain des manœuvres, le commandant du corps l'avait détaché à Schaffhouse, où il a fait son cours de répétition sous le commandement de son chef, le lieutenant-colonel Diethelm. Disons tout de suite que l'équipage de pont n'a participé aux manœuvres que le 16 septembre, par la construction d'un pont de chevalets sur la Glatt, près de Höri. Les autres travaux ne rentraient pas dans le cadre des opérations du III^e corps et ont consisté essentiellement dans le lancement sur le Rhin de deux ponts de bateaux. Le premier a été construit le 14 septembre près de Rüdlingen, et le second le lendemain, en aval du viaduc en construction près d'Eglisau.

L'ordre de bataille du III^e corps, tel qu'il figure à l'annuaire, avait subi pour les manœuvres les modifications suivantes : A l'état-major du corps, le major Corti est premier officier et le capitaine Emile Frey, second officier d'état-major ; le capitaine de Loës remplit les fonctions de second adjudant ; — dans l'infanterie, le XXII^e régiment est commandé par le lieutenant-colonel Schnider, remplaçant son camarade Paul Usteri, malade, et le bataillon 78 est commandé par le major Löhrer ; — dans la cavalerie, le colonel-brigadier Fehr a pour adjudants le capitaine Staub et le lieutenant Fehr ; — dans l'artillerie, le lieutenant-colonel Haag commande l'artillerie de corps, et le major Gribi le 1^{er} régiment de ce groupe. Enfin, le bataillon 66 a perdu son chef, le major Weinmann, mort durant le service.

A la veille des manœuvres de division contre division, le 10 septembre au soir, les troupes étaient disloquées comme suit : la VI^e division, dans la région de Dübendorf, Ærlikon, Rümliang, Dietlikon ; la VII^e, dans la vallée de la Töss, vers Kollbrunn et Rykon. Elles se trouvaient ainsi séparées par une distance d'une quinzaine de kilomètres.

LE COMBAT D'ILLNAU

(11 septembre.)

Le 10 septembre, de son quartier de Winterthour, le colonel Bleuler, directeur des manœuvres, expédiait à la VII^e division l'ordre suivant :

Situation le 11 septembre au matin.

L'armée Nord, qui s'avance par Schaffhouse et Diessenhofen, a atteint Winterthour avec son avant-garde (corps d'armée X), et elle se propose de continuer le 11 sa marche sur Zurich. Ses avant-postes sont en contact avec l'ennemi, qui occupe en force le plateau de Brütten-Winterberg. Une division de l'armée Nord (VII^e division), qui a marché de Constance par Bürglen et Wyl, se trouve le 10 septembre au soir en cantonnements de marche sur la route Eschlikon-Turbenthal. Ses avant-postes, poussés sur les hauteurs de Wildberg, sont en contact avec les avant-postes ennemis, établis derrière le Kemptbach. La VII^e division dispose du régiment de cavalerie 7.

Idée spéciale pour le 11 septembre.

La VII^e division reçoit la mission de protéger le flanc gauche de l'avant-garde de l'armée du Nord en marche pour le plateau de Brütten-Winter-

berg, et, à cet effet, elle se portera de Turbenthal sur Illnau et s'emparera du plateau de Bisikon, d'où elle menacera le flanc droit de la position ennemie.

Disposition de manœuvre.

La ligne Kollbrunn-Dettenried-Wildberg-Wyl ne sera pas franchie avant 6 h. 15 du matin par la cavalerie de la VII^e division, ni avant 7 h. par l'infanterie.

La VII^e division touchera ses vivres le 11 septembre, à 9 h. du matin, à Kollbrunn. Après la distribution, les chars d'approvisionnement se rendront à Weisslingen, où ils attendront les ordres du commandant de la division.

De son côté, la VI^e division recevait l'ordre suivant :

Situation le 11 septembre au matin.

L'armée Sud, en voie de rassemblement à Zurich, a jeté ses premières troupes disponibles sur le plateau de Brütten-Winterberg, qu'elle tient avec une fraction de corps d'armée. Les avant-postes sont en contact avec l'ennemi, qui est arrivé en force à Winterthour.

La cavalerie envoyée en reconnaissance sur le flanc droit, vers la Töss, a signalé l'apparition de fortes colonnes de flanqueurs, dont l'avant-garde a occupé Turbenthal le 10 au soir. Refoulée par la cavalerie ennemie, notre cavalerie a placé ses avant-postes derrière le Kemptbach.

Une division de l'armée Sud (VI^e division), transportée par chemin de fer dans la nuit du 10 au 11 septembre, se trouve rassemblée à Wallisellen, prête à marcher. Elle dispose du régiment de cavalerie 6, qui observe le Kemptbach.

Idée spéciale pour le 11 septembre.

La VI^e division reçoit la mission de protéger le flanc droit des troupes de l'armée Sud qui occupent le plateau de Brütten-Winterberg. A cet effet, elle se portera de Wallisellen par Illnau sur Turbenthal et rejettera l'ennemi au-delà de la Töss.

Disposition de manœuvre.

La cavalerie de la VI^e division ne franchira pas le Kemptbach avant 6 h. 30, ni l'infanterie la ligne Kloten-Dietlikon-Dübendorf avant 7 h. du matin. La distribution du 11 septembre aura lieu, pour la VI^e division, à 9 h. du matin, à Wallisellen, où les chars d'approvisionnement attendront ensuite les ordres du commandant de la division.

En exécution de ce qui précède, le colonel Meister dictait, le 11 septembre, à 8 heures du soir, à Cœrlikon, l'ordre suivant :

*Ordre de marche pour le 11 septembre 1896.**Avant-garde.*

Commandant :
Le commandant de la XI^e
brig. inf.

Troupes :
Rég. inf. 22.
1 peloton de guides (com-
pagnie 6).
Rég. artill. div. VI 4.
Ambulance 26.

Gros.

1 bataillon du rég. 23.
Rég. d'artill. div. VI 2.
2 bataillons rég. 23.
Rég. 24.
Bataillon 63.
Train de combat.
Lazareth div. 6 (moins am-
bulance 26).

Colonne de droite.

Commandant :
Le commandant du régi-
ment 21.

Troupes :
Bataillon 61.
» 62.
1 peloton de la compagnie
de guides 6.
Demi-bataillon du génie 6

Colonne de gauche.

Commandant :
Le commandant du bat.
carab. 6.

Troupes :
Bataillon de carab. 6.
2 escouades de la comp.
de guides 6.

1. Rien de nouveau sur l'ennemi.

La VI^e division a reçu la mission de proté-
ger le flanc droit des troupes établies sur le
plateau de Brütten-Winterberg, et de se por-
ter, à cet effet, par Illnau, sur Turbenthal,
pour rejeter l'ennemi dans la Töss,

2. Le régiment de cavalerie 6, constitué en
cavalerie indépendante, éclairera conformé-
ment à ses instructions.

La compagnie de guides 6 fait le service
de sûreté sur le front, établit la communica-
tion avec le régiment de cavalerie 6, porté
en avant, et maintient en communication les
différentes colonnes de marche.

3. La division marchera suivant le dispo-
sitif ci-contre, qui constitue en même temps
pour le gros l'ordre de sa marche.

La pointe d'infanterie de l'avant-garde pas-
sera à 7 h. du matin le point où la route de
Dietlikon rejoint la route Schwerzenbach-
Brüttsellen, et, de là, l'avant-garde marchera
par Wangen, Kindhausen, Illnau, Horben,
Theilingen, Lendikon, sur Turbenthal.

La colonne de droite quittera à 7 h. du
matin Dübendorf-Gfen pour se porter sur la
hauteur de Rüti, à l'ouest de Fehraltorf, où
elle attendra des ordres.

La colonne de gauche passera Dietlikon
à 7 h. du matin avec sa pointe d'infante-
rie, et marchera par Baltenschwyl, Tagel-
schwangen, Spiegelhof, Moosburg, Thal-
mühle, Luckhausen, sur Agasul, où elle
attendra des ordres.

L'ennemi doit être attaqué et repoussé
partout où on le rencontrera.

Les troupes chargées de la protection du
rendez-vous se rallieront dès que leur ligne
aura été dépassée par l'infanterie et prend-
ront leur place dans la colonne.

5. Le gros suit l'avant-garde à un kilo-
mètre.

6. Le train de combat accompagne les bri-
gades.

7. La subsistance de marche consiste dans
la viande distribuée à la troupe. Le fromage
sera consommé après la rupture du combat.

Les hommes tombés malades durant la
marche seront transportés à l'infirmerie
d'Erlikon par chemin de fer ou voitures de
réquisition.

8. La première halte horaire de dix mi-
nutes commencera à 7 h. 50 du matin.

Les rapports me trouveront en tête du
gros.

De son côté, le colonel Locher, commandant de la VII^e di-
vision, avait pris en substance les dispositions suivantes :

a) Le gros de la division se rassemble sur la route qui monte de Rykon, dans la vallée de la Töss, à Neschwyl, et marchera par Weisslingen, Theilingen, Horben, sur Unter-Illnau. Le colonel-brigadier Næf commandera l'avant-garde, formée par le régiment 27, le 1^{er} régiment de l'artillerie divisionnaire et le demi-bataillon du génie 7.

b) Une colonne de droite, formée par le régiment 28 (lieut.-col. Schiess) et la compagnie de guides 7, se rassemblera sur la route Kollbrunn-Weisslingen pour marcher par Dettenried sur Agasul et Ober-Illnau.

c) Une colonne de gauche, composée du bataillon de carabiniers 7 et du bataillon 78, et commandée par le lieut.-colonel Hauser, se rassemble à Wildberg pour rejoindre le gros à Neschwyl, en passant par Blasimühle et Lüdetschwyl;

d) Le régiment de cavalerie 7 éclaire devant le front de la colonne principale, comme cavalerie indépendante.

Les dispositions prises de part et d'autre devaient amener un combat de rencontre dans les environs d'Illnau, village situé sur la rive gauche du Kemptbach. Le vallon dans lequel coule ce ruisseau est assez profond et large pour gêner l'offensive. Il importait donc à chacune des divisions d'en atteindre le plus tôt possible le bord opposé à sa direction de marche. Un moment on a pu croire que cet avantage serait acquis à la division VII.

A 9 h. du matin, le régiment de cavalerie 7 apparaissait, en effet, sur le plateau qui s'élève entre le Kemptbach et Mesikon, et ne tardait pas à gagner le plateau de la rive opposée, qui domine la gare d'Illnau et allait devenir le centre de l'action. Ici, le régiment de dragons se heurtait à une forte patrouille de cavalerie de la VI^e division, qui avait mis pied à terre et jouait du mousqueton. Au lieu de charger cette poignée d'hommes, le régiment lui opposa des tirailleurs, et on se mit à échanger des coups de feu à 150 mètres. La pointe d'infanterie de la VI^e division apparaissait sur ces entrefaites et soutenait ses cavaliers à pied. C'est alors (9 h. 14) qu'un peloton du régiment 7 se décida à charger sur l'aile gauche des tirailleurs ennemis.

Ce mouvement n'ayant pas le caractère d'une surprise, le succès en était douteux. Dans tous les cas, l'approche de la tête d'avant-garde de la VI^e division enlevait au 7^e régiment de dragons toute chance de se cramponner sur le bord occi-

dental du vallon : il ne lui restait plus qu'à remettre ses tirailleurs en selle et à détaier. Cette opération ne put être accomplie assez rapidement pour soustraire tout le régiment aux feux de la poursuite.

Quelques minutes plus tard l'avant-garde de la VII^e division couronnait de ses tirailleurs les crêtes étagées qui font face au plateau d'Illnau, et, d'une rive à l'autre du ravin, commençait un vif échange de coups de fusils. En revanche, l'entreprise du 7^e régiment de dragons avait échoué définitivement. Peut-être aurait-elle eu plus de succès si elle avait été appuyée par une mitrailleuse Maxim ou par de l'infanterie transportée à bicyclette, ainsi que cela vient d'être pratiqué en France.

Cependant le régiment d'artillerie de l'avant-garde de la VI^e division avait mis en batterie à couvert derrière l'ondulation culminante du plateau d'Illnau et il ouvrait le feu (9 h. 33) sur la ligne de tirailleurs qui lui faisait face à 750 mètres, en terrain découvert. Vraisemblablement ce feu, qui était d'ailleurs renforcé par celui de l'infanterie, aurait balayé le terrain assez vite, et les juges de camp auraient pu mettre hors de combat la compagnie qui lui servait de cible. Toutefois, l'infanterie de la VII^e division disposait, à 250 mètres en arrière, d'une ligne de feu dominante et bien défilée, qu'elle aurait certainement occupée dans un combat réel. De cette crête, qui était à 1000 mètres de l'artillerie de la VI^e division, celle-ci aurait essuyé un feu qui lui aurait rendu sa position intenable.

Les juges de camp n'étant pas intervenus, on a vu pendant tout l'engagement l'artillerie de la VI^e division rester à 750 mètres des tirailleurs ennemis. Le second régiment d'artillerie divisionnaire avait prolongé, vers 10 heures, la ligne du premier arrivé, et tous deux tiraient par-dessus la tête de l'infanterie amie. L'invraisemblance d'une pareille situation gît surtout dans sa prolongation. A Beaumont, le 30 août 1870, on a bien vu les quatre batteries de la VIII^e division allemande combattre dans la ligne de tirailleurs, à 500-600 mètres de l'infanterie ennemie, mais cette dernière n'a tenu que peu de temps.

Le régiment d'artillerie placé à l'avant-garde de la VII^e division avait ouvert le feu à la même minute que celui de l'adversaire, depuis la terrasse située à l'aile gauche du front de la VII^e division (cote 551). Cette position était bonne, mais,

au lieu de s'y rendre immédiatement, le régiment d'artillerie qui accompagnait le gros de la VII^e division mit en batterie une première fois à très grande distance, faute qui devait être relevée nettement à la critique.

Revenons à l'infanterie. Le colonel Weber, commandant de l'avant-garde de la VI^e division, avait déployé, dès le début de l'affaire, le régiment 22, qui était à l'avant-garde. Outre ce régiment, il n'avait à sa disposition que le bataillon 63, attendu que les deux autres bataillons du régiment 21 formaient la colonne de droite et ne devaient se retrouver qu'à la fin de la manœuvre. Quant à la brigade Geilinger, qui avait marché avec le gros, le commandant de la division l'avait mise en réserve, en échelon derrière son aile de droite.

A 9 h. 50, le colonel Weber prononça un mouvement en avant avec ses quatre bataillons, qui traversèrent la Kempt et cherchèrent à remonter les pentes opposées. Un combat très vif s'engagea (10 h. 28) dans un bois qui couvre la côte, au centre même du front de la VII^e division. Celle-ci était en force et avait l'avantage d'un terrain masquant ses réserves et permettant des feux plongeants. L'attaque du colonel Weber, entreprise contre un ennemi dont il ignorait sans doute la supériorité numérique, ne pouvait réussir, bien qu'elle eût le concours du bataillon de carabiniers 6, qui, dans sa marche sur Agasul, s'était heurté un peu étourdiment au régiment 28, formant la colonne de droite de la VII^e division. Très en l'air, menacé d'être cerné, le bataillon de carabiniers 6 put se dégager grâce au secours que lui porta le bataillon 64 (10 h. 35), mais ce dernier dut payer pour les deux. Surpris, écrasé par des feux convergents, il se débanda complètement et regagne la Kempt à la file indienne à travers des fourrés.

La retraite des deux bataillons engagés à l'aile gauche suivait de près celle des troupes qui avaient combattu dans le petit bois de la rive droite. C'était maintenant la VII^e division qui avançait. Le mouvement avait commencé à son aile gauche (10 h. 45), puis avait gagné l'aile droite (10 h. 50). Trois régiments étaient en première ligne, et le quatrième, en réserve à l'aile gauche, devait exécuter l'attaque décisive, par Unter-Illnau. La VI^e division avait heureusement de ce côté sa brigade de réserve, destinée à exécuter une contre-attaque. Cette réserve n'était toutefois pas à portée au moment où la VII^e division prépara son attaque décisive en mettant en ligne,

entre Agasul et Ottikon, les quatre batteries de l'artillerie de corps, que le directeur de la manœuvre lui avait attribuées le matin même pour rompre en sa faveur l'équilibre des forces.

Cette intervention de l'artillerie de corps n'a toutefois pas eu l'efficacité qu'on était en droit d'en attendre. La distance à laquelle elle se produisait dépassait en effet trois kilomètres. Sept minutes après le premier coup de canon (11 h.) de l'artillerie de corps, la brigade Geilinger débouchait enfin de la forêt, près de la route Gutenschwyl-Illnau. A sa droite, se montraient les bataillons 61 et 62, revenus de leur pointe sur Fehraltorf.

A ce même moment les tirailleurs de l'aile gauche de la VII^e division étaient à 200 mètres de l'artillerie ennemie et avaient ouvert un feu de magasin. Si la cessation de la manœuvre n'avait été sonnée à 11 h. 09, les huit bataillons du colonel Geilinger auraient réussi, une fois déployés, à arrêter la poursuite de la VII^e division, mais ils n'auraient pas empêché la défaite de l'aile gauche, déjà passablement éprouvée, ni la capture de toute l'artillerie de la VI^e division. Il importe en effet de ne pas oublier que le déploiement de la réserve du colonel Meister s'opérait à la vue et sous le feu à bonne distance des quatre batteries de la VII^e division.

Le combat interrompu, la critique eut lieu sur le plateau d'Illnau, d'où l'on embrassait dans un coup d'œil circulaire tout le terrain de la manœuvre. La critique du colonel Bleuler fut serrée, méthodique, instructive. Il releva d'abord les défauts des dispositifs de marche, particulièrement de celui de la VI^e division, qui avait privé le divisionnaire de deux bataillons et permis à un troisième bataillon de se jeter dans une aventure. Puis le directeur de la manœuvre critiqua les arrêts non motivés de la marche, l'hésitation manifestée de part et d'autre lors de la rencontre, la dissémination de l'artillerie dans la VII^e division et l'éloignement de deux de ses positions, l'attaque inconsidérée de l'aile gauche de la VI^e division, l'arrivée tardive de sa réserve, etc.

Sans se prononcer sur le dénouement probable du combat, le commandant du corps décida que la VI^e division devait se retirer devant le renfort d'artillerie reçu par l'adversaire. A une heure, la manœuvre fut reprise dans le but de rompre définitivement le combat et de marquer la poursuite, mais la trop grande hâte de l'infanterie de la VII^e division à suivre

l'ennemi amena un désordre auquel mit fin une seconde et définitive cessation de la manœuvre.

COMBAT DE BASSERSDORF

(12 septembre.)

Le thème de la manœuvre du 12 fut formulé comme suit par l'ordre de corps N° 10 :

Situation dans la soirée, après le combat du 11 septembre.

L'apparition de l'artillerie ennemie près d'Ottikon a obligé la VI^e division à évacuer les hauteurs de Mösburg-Bisikon et à se retirer sur Dietlikon.

La VII^e division a occupé avec une forte avant-garde les hauteurs de Mösburg-Bisikon, et son gros s'est établi à Illnau et à l'est de cette localité.

Dès l'apparition de l'artillerie ennemie à Ottikon, le commandant de la VI^e division avait fait savoir à Zurich et à Brütten qu'il n'était pas en état de tenir plus longtemps les hauteurs de Bisikon.

Ensuite de cette communication, il avait reçu l'ordre suivant :

1^o Les troupes que nous avons à Brütten sont contraintes de se retirer sur Bassersdorf Kloten.

2^o Vous recevez l'ordre de vous retirer sur Dietlikon, d'occuper la position Runsbach-Dietlikon et de la défendre jusqu'à la dernière extrémité.

3^o Vous n'avez pas à compter sur un secours venant de Zurich avant le 12 au soir.

Le commandant de la VII^e division, dont les troupes étaient fatiguées par la marche et le combat du 11, s'est décidé à laisser son gros au Kemptbach et à n'occuper les hauteurs de Mösburg-Bisikon qu'avec une forte avant-garde.

Dans le courant du soir, il a reçu l'ordre suivant :

1^o Notre avant-garde s'est emparée du plateau de Brütten, et l'ennemi qui s'y trouvait a reculé sur Bassersdorf-Kloten. La pointe du gros de l'armée atteint ce soir Winterthour.

2^o Vous recevez l'ordre d'avancer demain, 12 septembre, dans la direction de Dietlikon et d'attaquer l'ennemi là où vous le trouverez.

3^o A votre droite marche l'avant-garde du gros, avec direction sur Kloten.

*Dispositions du directeur des manœuvres pour
le 12 septembre.*

La VI^e division ne peut franchir la ligne Bassersdorf-Wangen-Hegnau avant 6 h. du matin qu'avec ses patrouilles seulement.

L'infanterie de la VII^e division ne doit pas franchir avant 6 h. 30 m. la ligne Lindau-Spiegelhof-Kindhausen-Volketsweil. La cavalerie ne peut franchir la même ligne avant 6 h. qu'avec ses patrouilles.

Les distributions du 12 auront lieu :

- Pour la VI^e division, à Wallisellen, à 9 h. du matin ;
- » VII^e » à Oberglatt, à 10 h. du matin ;
- » brigade de cavalerie et l'artillerie de corps, à Kloten, à 8 h. du matin.

Les chars de vivres de l'artillerie de corps restent à Kloten. Ceux de la brigade de cavalerie se rendent, après la distribution, à Embrach.

Fondé sur l'ordre de corps, le commandant de la VI^e division dicte un ordre d'occupation de position. L'occupation proprement dite était confiée à un détachement commandé par le colonel Weber et composé du régiment 24, du demi-bataillon du génie, d'un peloton de la compagnie de guides 6 et de l'artillerie divisionnaire. Tout le reste constituait la réserve et se trouvait placé à l'aile droite, à la lisière de la forêt du Hagenholz, qui couvre la plus grande partie du plateau situé entre Wallisellen, Dietlikon et Kloten. Dès l'occupation de la position, les avant-postes étaient retirés. Le colonel Weber avait l'ordre de fortifier le front sur lequel l'attaque était attendue.

De son côté, le colonel Locher donnait l'ordre à la VII^e division de se rassembler en formation de marche, à 8 h. du matin, de la manière suivante :

La colonne de flanqueurs de gauche, composée du régiment 25, de l'artillerie divisionnaire et de l'ambulance 33, à Tagelschwangen ;

La colonne principale, comprenant les autres troupes, à Lindau.

Le régiment de dragons faisait le service de cavalerie indépendante.

Ainsi que la remarque en a été faite à la critique, les dispositions du colonel Locher étaient en collision avec le thème de la manœuvre, qui lui ordonnait de diriger son attaque sur Dietlikon, c'est-à-dire sur le front est de la position, la droite de la VII^e division étant censée appuyée au gros de l'armée du nord. Précisant après coup le point où les deux divisions étaient supposées se toucher, le directeur des manœuvres avait assigné comme limite au colonel Locher la route Bassersdorf-Wallisellen. Or cette route formait, dans le plan du colonel Locher, l'axe de l'attaque principale de la

VII^e division, dirigée contre les hauteurs de Runsberg, sur le flanc nord de la position.

Renseigné par sa cavalerie sur la marche de l'ennemi, le commandant de la VI^e division persistait cependant dans ses dispositions primitives. Aussi, à 9 h. 20, le directeur de la manœuvre crut-il devoir aviser formellement le colonel Meister de la direction inattendue adoptée par le gros de l'ennemi. Le commandant de la VI^e division prit aussitôt les dispositions suivantes :

1^o La protection du front est, menacé seulement par la démonstration ennemie, est confiée au bataillon 65, et les deux autres bataillons du régiment 22 passent, avec une partie de l'artillerie divisionnaire, à la défense du front nord ;

2^o Le régiment 21 et les carabiniers prolongent l'aile gauche ;

3^o La brigade de réserve (Geilinger) se porte dans le bois, à l'extrême aile gauche, de manière à prendre en flanc une attaque éventuelle venant de Bassersdorf.

Ces dispositions étaient en voie d'exécution lorsque, brusquement, à 9 h. 30, l'artillerie ennemie ouvrit le feu. Elle avait ses quatre batteries divisionnaires à l'est de Baltenschwyl (cote 504), en arrière de la crête d'une colline, à 2300 m. environ. La mise en batterie avait été faite à bras et avait complètement échappé à l'observation. L'inconvénient de cette position résidait, comme d'habitude, dans l'étroitesse de son front: les pièces avaient dû être serrées à intervalles très courts.

A peu près au même moment, un régiment de l'artillerie de corps, mis également en batterie à l'abri d'une crête, démasquait sa position au Bächli, au-dessus de Bassersdorf, à 1500 mètres. Bientôt après, les deux batteries restantes de l'artillerie de corps prenaient position, à découvert toutefois, à la gauche des premières. Il n'est pas douteux que le feu concentrique des huit batteries de l'assaillant aurait éteint bientôt celui des quatre batteries de la VI^e division. Aussi le directeur de la manœuvre mit-il hors de combat les deux batteries de l'aile droite, qui auraient été le plus maltraitées. En revanche, il accorda au colonel Meister le renfort de deux batteries nouvelles, formées au moyen de deux des colonnes du parc de corps. Ces deux batteries, qui venaient d'arriver de Zurich, prolongèrent à gauche la ligne des tirailleurs.

Sur ses deux fronts, qui forment un saillant et se coupent à angle droit, la position de Dietlikon-Runsberg domine une

vaste plaine nue, que la VI^e division était contrainte de traverser sur une longueur d'un kilomètre pour aborder son adversaire. Cette particularité orographique, si rare dans notre pays, a attiré depuis longtemps sur la contrée de Dietlikon-Bassersdorf l'attention des états-majors et des écoles centrales.

En pareil terrain, la méthode de combat des armées étrangères peut inspirer la nôtre avec plus de facilité que d'habitude. Cependant, comme la veille, la VI^e division était réduite à placer son artillerie dans la ligne de feu de l'infanterie. Cette artillerie, qui soutenait déjà une lutte inégale contre celle de la VII^e division, dut essuyer, en outre, depuis 11 heures, le feu des tirailleurs ennemis, déployés à la lisière de Bassersdorf, à la distance de 700 mètres.

La colonne principale du colonel Locher avait quitté le rendez-vous de Lindau à 8 h. 15, et avait marché par Nürens Dorf sur Bassersdorf, sous la protection de la cavalerie et du bataillon de carabiniers 7, envoyé en avant-garde. La position ennemie reconnue, les carabiniers avaient occupé Bassersdorf, en évitant de s'engager à fond avec la ligne qui leur faisait face sur la hauteur de Runsberg. Situé au pied des collines d'où devait déboucher la VII^e division, le gros village de Bassersdorf devait masquer le déploiement du colonel Locher, et c'est ce qui a eu lieu.

A la critique, le colonel Bleuler a toutefois signalé les grandes difficultés du débouché de Bassersdorf. Tout d'abord, la route assez encaissée par où marchait la VII^e division passe derrière l'aile droite de la position de l'artillerie de corps, de telle sorte qu'elle aurait servi d'égout aux projectiles tirés trop haut. Secondement, le village même de Bassersdorf aurait risqué, en cas de guerre, d'être incendié, ce qui aurait singulièrement gêné les mouvements de la VII^e division.

Le colonel Locher aurait pu répliquer, il est vrai, que l'artillerie de la VI^e division avait autre chose à faire que de canonner Bassersdorf, que d'ailleurs elle ne disposait pour ce bombardement que du shrapnel, bien insuffisant contre des bâtiments solides. Il est certain que la suppression de l'obus met notre artillerie en infériorité vis-à-vis des armées qui l'ont conservé. L'obus à poudre brisante rend les localités intenable et fauche les forêts. Dans la journée du 12, ce projectile eût été utile aux deux divisions, car il aurait permis à la VII^e de

saccager la lisière du Hagenholz au moment de la contre-attaque et d'empêcher le débouché de la brigade Geilinger.

Bassersdorf ne brûlant pas, le colonel Locher avait pu prendre sans difficulté ses dispositions d'attaque. A son aile droite, il avait placé les régiments 26 et 27, diminués de deux bataillons, qui constituaient la réserve générale. L'aile gauche était formée par le régiment 28 et le bataillon de carabiniers. La première ligne était donc constituée par huit bataillons. Le déploiement de cette infanterie a été correct : il s'est fait en même temps sur tout le front, et un feu nourri a été immédiatement ouvert d'un bout à l'autre de l'épaisse chaîne de tirailleurs, qui avait une étendue d'un kilomètre environ. A 11 h. 05, toute l'aile gauche de cette ligne faisait un bond, puis reprenait le feu. Ce fut le signal du déchainement de l'orage. Des deux côtés, la fusillade et la canonnade faisaient rage ; et le public, empoigné et charmé, se délectait de tout ce bruit et du spectacle d'un combat si bien simulé.

Cependant, le dénouement approchait, car on ne se fusilla pas longtemps, à 700 mètres, avec une telle intensité, sans obtenir des résultats décisifs. Toutefois, dans un simulacre d'action, chaque parti admet qu'il a le dessus et agit en conséquence. De là, des invraisemblances à peu près inévitables, mais qui restent sans inconvénient tant qu'on ne les érige pas en principes tactiques.

A 11 h. 09 une compagnie d'infanterie sortait de la forêt du Hagenholz et prolongeait à gauche, en forme de crochet offensif, la ligne de la VI^e division. C'était l'avant-coureur de la brigade Geilinger qui, à 11 h. 12, débouchait à son tour de la forêt en formation de combat et par régiments accolés. Derrière une très forte ligne de tirailleurs apparaissaient, à distances assez rapprochées, des lignes successives de compagnies formées en colonne par pelotons.

Dans un ordre remarquable, drapeaux déployés, aux sons de la marche de Sempach et tambours battant, la brigade Geilinger ainsi formée descendit le glacis qui la menait à l'ennemi et continua son mouvement jusqu'à proximité de Bassersdorf. Cette attaque avait l'avantage de déborder largement la ligne des tirailleurs de la VII^e division ; en revanche, elle s'exécutait à la vue et sous le feu de la position d'artillerie de Bälchli. A 11 h. 15, le soutien de l'aile droite de la VI^e division se déployait en échelon en arrière du front,

sur la pente du coteau, et ouvrait le feu. Trois minutes après, les tirailleurs de la brigade Geilinger faisaient halte pour exécuter un feu de magasin sur l'infanterie, qui, après avoir reculé de deux cents mètres environ, leur résistait de nouveau.

L'aile gauche de la VII^e division n'avait pas bougé et continuait ses feux rapides, qui eurent un moment une excellente cible. Deux bataillons de la XI^e brigade quittèrent en effet leur position retranchée pour suivre le mouvement de la XII^e brigade, et avancèrent d'une centaine de mètres sur le glacis naturel qui tombe vers Bassersdorf. Ce mouvement devait être sévèrement apprécié à la critique.

A 11 h. 21 retentissait le signal de la cessation de la manœuvre. Le régiment employé par la VII^e division à faire une démonstration contre le front oriental de la position n'avait pas réussi à induire l'ennemi en erreur sur la véritable direction de l'attaque, le terrain rendant à l'avance impossible l'accomplissement d'une pareille tâche. Le colonel Bleuler dut constater dans sa critique que l'effet de cette démonstration, d'ailleurs mollement menée, avait été à peu près nul. Mieux eût valu avoir le régiment en question sous la main pour parer à la contre-attaque.

Le mouvement de la brigade Geilinger, effectué dans un bel ordre et lestement, avait produit sur les spectateurs une excellente impression : le directeur de la manœuvre s'en est fait l'écho, tout en laissant indécise la question du succès final. Cette question mérite d'être débattue ici à tête reposée, d'autant plus qu'elle se confond dans une certaine mesure avec un usage discutable qui s'est introduit dans notre méthode de combat.

Considérations sur la contre-attaque du 12 septembre.

Si le coup d'œil présenté par la contre-attaque de la XII^e brigade était superbe, il importe pourtant de se rappeler que, tant que l'ennemi a des cartouches et tient bon, c'est par le feu qu'on le réduit. Les Hessois du général Frey avaient aussi fort bel aspect le 13 juillet 1866 à Laufach. Le récit de l'état-major prussien nous apprend qu'ils s'avançaient sur la brigade Wrangel dans l'ordre le plus imposant et avec une parfaite bravoure. Le fusil à aiguille, que nous prenons en pitié aujourd'hui, a eu raison de cette belle attaque.

En réalité, la brigade Geilinger est retombée dans la vieille tactique du choc, atténuée seulement par l'emploi de formations qui auraient permis l'usage du fusil. L'échec probable de la XII^e brigade a toutefois des raisons plus profondes, qui visent notre système même de contre-attaque. Essayons de les exposer.

Devant Bassersdorf, le sort du combat aurait été virtuellement décidé par le feu, à 700 mètres; et, si la VI^e division avait été battue, elle aurait employé sa brigade de réserve — ou, plus exactement, ce qui en serait resté — à couvrir sa retraite. D'un autre côté, cette brigade aurait cherché à tenir l'ennemi à distance par le feu et ne se serait pas portée à sa rencontre en terrain découvert. En pareille hypothèse, ce que nous pratiquons sous le nom de contre-attaque ne répond souvent à rien dans la réalité de la guerre. Ce n'est pas au moment où il succombe, que le défenseur d'une position va se prendre subitement d'une belle ardeur pour l'offensive.

La déviation de notre pratique se révèle assez nettement si on l'observe à la lumière des théories actuellement en cours. Ce n'est pas dans Meckel, par exemple, qu'il faut chercher la justification de la contre-attaque finale, car il ne s'en occupe même pas. Il ne connaît que deux espèces de contre-attaque, celle qui prévient l'offensive de l'adversaire et celle qui tire parti d'un combat défensif victorieux en le faisant suivre d'un mouvement offensif.

« Le défenseur de la position attend, dit Meckel ¹, le moment où la résistance que rencontre l'assaillant aura épuisé ses forces, et alors il l'attaque lui-même avec des troupes fraîches. Ou bien encore l'occupation de la position n'aura été qu'un moyen d'amener l'adversaire à se diviser et à exécuter des mouvements enveloppants excentriques, et, dans ce cas, la contre-attaque consiste dans une attaque prévenant celle de l'ennemi. On se porte sur celui-ci avec toutes les forces disponibles, on le surprend en l'atteignant au point vulnérable et on le contraint à se mettre sur la défensive dans un terrain défavorable. »

Un autre écrivain militaire, von Waldstätten, comble la lacune du précédent. Après avoir posé en principe que la défensive doit être conduite activement pour aboutir à un résultat décisif, il émet l'avis que la reprise de l'offensive n'est

¹ *Grundriss der Taktik*, 1895.

subordonnée qu'à l'occasion favorable, conséquemment qu'elle peut à la rigueur se présenter dans toutes les phases du combat. Précisant ensuite les conditions et règles de la contre-attaque, il ajoute¹ :

« La défense active proprement dite incombe à la réserve
» générale. Celle-ci doit manœuvrer de manière à croiser et
» briser la direction de l'attaque ennemie. Une telle contre-
» manœuvre est liée à la défensive. Elle ne doit se produire
» que lorsque l'attaque bat son plein, c'est-à-dire immédiate-
» ment avant ou pendant le combat décisif.

» La ligne de la défense est-elle forte et l'assaillant est-il
» amené dès le début à chercher l'attaque enveloppante, il
» faudra s'occuper immédiatement de repousser cette attaque.
» A cet effet, la réserve sera placée en échelon en dehors de
» l'aile menacée, ou bien on l'y amènera par un rapide
» mouvement latéral, durant la marche de l'adversaire. Dès
» que l'aile offensive de celui-ci a pris son front définitif,
» l'échelon pousse en avant et attaque l'aile extérieure de
» l'ennemi. La réussite de cette manœuvre exige que sa pré-
» paration reste cachée à l'adversaire, ou, si cela n'est pas
» possible, que la rapidité des mouvements ne lui permette
» pas de se retourner. Comme il s'agit, dans ce cas, d'obtenir
» des feux bien nourris concentriques, exécutés avec ensem-
» ble, on pourra employer l'ordre serré et même passer du
» feu à l'assaut à la baïonnette. »

L'application de ces principes à la manœuvre du 12 septembre est aisée. La brigade Geilinger ne pouvant ni dérober son mouvement à l'ennemi ni l'exécuter assez rapidement pour bénéficier de l'avantage d'une surprise, il est clair que sa contre-attaque était vouée à l'insuccès. Tant que la VII^e division restait à 700 mètres, la réserve de la VI^e devait, ou ne pas se montrer ou se borner à prolonger la ligne de feu au moyen d'un crochet offensif. Le feu flanquant aurait toutefois atteint son plus haut degré d'efficacité lorsque la ligne de tirailleurs de la VI^e division se serait rapprochée davantage. Il aurait suffi à amener l'arrêt de toute la ligne et à préparer sa défaite finale.

Nous avons la superstition de la contre-attaque et ne savons pas y renoncer lorsque les circonstances ne s'y prêtent pas, ce qui arrive fréquemment. La perspective du retour offensif

¹ *Die Taktik*, Erster Theil, Wien, 1890, page 79.

nous fait perdre de vue d'autres exigences du combat. « La » défensive, dit encore v. Waldstätten¹, doit opposer à l'attaque, » sur toute la ligne, un feu d'artillerie et d'infanterie de même » valeur. A cet effet, on renforce au besoin la ligne de feu de » l'infanterie avec ce qui peut lui rester de réserves. Quant à » l'attaque principale, on se préparera à la repousser en agis- » sant de biais sur sa direction... Dès que l'infanterie ennemie » apparaît en force, on ouvre le feu sur elle. »

En résumé, c'est ordinairement par le renforcement et la prolongation de la ligne de feu et par l'enveloppement d'une aile de l'ennemi que le combat se poursuit et se décide. Exceptionnellement, le terrain et les fautes de l'ennemi permettront de surprendre son flanc. Que si cette occasion se présente, il faut la saisir pendant qu'il est temps et ne pas attendre que l'ennemi ait écrasé notre ligne sous ses feux de magasin. L'habitude que nous avons prise de sortir la réserve à la dernière minute est tout artificielle et ne nous vaut guère que des déboires. Comme il est extrêmement difficile de faire coïncider avec un moment fugitif le déploiement d'une troupe un peu considérable, la plupart des contre-attaques sont tardives, ce qui amène par réaction, de temps à autre, des départs prématurés. Le 11 septembre, la brigade Geilinger avait fait une apparition tardive et le 12 elle commettait la faute contraire.

En fait de contre-attaques, celles qui devraient être recherchées de préférence sont celles qui préviennent l'adversaire en le surprenant au milieu de ses préparatifs. En 1891, le colonel Berlinger avait donné deux beaux exemples de cette tactique audacieuse et féconde, que notre pays favorise particulièrement et qui paraît être trop négligée.

La seconde forme de la contre-attaque est consécutive à la résistance victorieuse; elle tend à la destruction d'un assaillant déjà arrêté et fatigué. Nous ne l'exerçons jamais, parce qu'il est convenu que toutes les attaques sont poussées à fond.

Enfin, entre les deux formes précitées — les seules dont s'occupe Meckel — se place la contre-attaque exécutée par surprise avant ou durant la décision. Elle a cette particularité d'être aussi fréquente en manœuvres que rare à la guerre, et nous devrions en faire un emploi moins systématique et mieux adapté aux circonstances de chaque cas particulier. Il est d'au-

¹ Ouvrage cité, p. 194.

tant plus de saison de discuter une telle question qu'elle rentre dans un sujet plus général, renouvelé par de récentes études : celui de l'emploi des réserves dans la bataille.

(A suivre).

Lieut.-colonel REPOND.

Télémètres.

L'infanterie et l'artillerie anglaises sont depuis l'année dernière en possession d'un nouveau télémètre.

Cet appareil constitue un très notable progrès sur ceux jusqu'alors employés en Angleterre. Il en est tout à la fois le perfectionnement et la simplification et est dû, de même que la plupart de ses devanciers, au colonel Watkin.

Ce télémètre a été essayé à Wallenstadt et à Thoune et nous nous proposons d'en donner quelque idée aux lecteurs de la *Revue militaire*, tout en examinant rapidement avec eux les appareils du même genre employés à l'heure qu'il est en Suisse et à l'étranger¹.

I

L'utilité des télémètres n'est guère discutable; elle l'est d'autant moins aujourd'hui que les armes à feu ont des portées plus considérables que jadis et que, plus la distance augmente, plus ses estimations sont sujettes à être fautives.

Certains artilleurs se sont souvent plu à dire qu'avec un coup de canon on trouvait plus vite la bonne hausse qu'avec n'importe quel télémètre. Ceci peut être vrai dans une certaine mesure lorsqu'il s'agit de batteries se portant très rapidement en avant, s'exposant aux vues et aux coups pour appuyer les mouvements de l'infanterie et qui, arrivant brusquement à peu de distance de l'ennemi, n'ont pas le loisir de faire des reconnaissances de position très approfondies et encore moins de repérer en détail le terrain qu'elles se trouvent avoir devant elles. Il est encore vrai d'ajouter que des observations faites dans de semblables conditions, avec grande rapidité et, peut-être aussi, en proie à l'émotion du moment,

¹ L'appareil dont il sera surtout question ici est le modèle de l'infanterie.

L'exemplaire essayé appartient à M. le major d'artillerie E. Ruffieux, à Lausanne.